

## LE GRAND ROMANCIER PORTUGAIS REVIENT, PLUS TRAGIQUE QUE JAMAIS, SUR LA GUERRE D'ANGOLA

Florence Noiville, [Le Monde](#), 3 février 2019

### Antonio Lobo Antunes fait couler le sang de la langue



Antonio Lobo Antunes : ce nom à lui seul évoque un mystère et un émerveillement. Le mystère, c'est que ce grand écrivain portugais – né en 1942 à Lisbonne, bientôt dans « *La Bibliothèque de la Pléiade* » – n'ait pas été aussi, et depuis longtemps, lauréat du prix Nobel de littérature. Quant à l'émerveillement, c'est celui que l'on ressent devant une pièce d'orfèvrerie très rare ou un vitrail somptueux : le mariage époustouflant de l'art et du savoir-faire. En l'occurrence, une littérature extrêmement travaillée mais qui, paradoxalement, arrive à saisir le monde – événements, perceptions – tel qu'il nous arrive. Brut, autant que faire se peut. Avant d'avoir été passé, en tout cas, dans la moulinette déformante de l'intellect et du langage.

Il n'y a pas vraiment d'« intrigue » dans les romans de Lobo Antunes. Ou alors suffisamment ténue pour être résumable en quelques lignes. Dans *Jusqu'à ce que les pierres deviennent plus douces que l'eau*, elle nous est livrée – dénouement compris – dès les trois premières pages. L'histoire est celle d'un jeune sous-lieutenant portugais ayant servi un peu plus de deux ans en Angola pendant la guerre d'indépendance (1961-1975). Et qui rentre à Lisbonne. Il ramène avec lui un petit garçon noir, un orphelin, qu'il va élever comme son fils. On comprend vite tout ce à quoi l'enfant a échappé, le massacre des siens par l'armée portugaise, « *les corps sans visage brûlant sur la paille, les volailles qui brûlaient, les gémissements, l'odeur de l'essence dans laquelle les Portugais jetaient une allumette...* ». « *Ce gamin-là, vous le tuez pas, il est pour moi* », ordonne le sous-lieutenant au milieu du carnage. L'un de ses hommes le met en garde : « *Il va grandir mon sous-lieutenant, et il se vengera de vous.* » C'est exactement ce que raconte le livre. Cette vengeance, au Portugal, des années plus tard, alors que plus personne ne s'y attend, dans un déchaînement de haine, de violence et de sang.

### Toutes les époques s'entrechoquant

Voilà pour ce qu'il est convenu d'appeler l'histoire, mais tout vrai lecteur conviendra, au fond, qu'elle importe peu en littérature. Ce qu'il faudrait pouvoir décrire, plutôt, dans le cas de Lobo Antunes, c'est tout à fait autre chose. Une voix – celle du sous-lieutenant – qui commence seule, a cappella, et qui enfle et s'étire, sans ponctuation ou presque, un mot en appelant un autre qui attire à lui une image qui fait naître un souvenir qui ricoche sur un autre qui est interrompu par une bribe de dialogue..., toutes les époques s'entrechoquant dans une même phrase qui ondule et contient tout, reflet d'une conscience humaine en vrac, égarée dans le présent, déglinguée par la guerre.

Peu à peu d'autres voix – pas seulement humaines – font irruption, d'autres points de vue, et l'on assiste à une sorte de fusion poétique et symphonique de toutes, comme dans un immense flux ininterrompu. Une longue traîne de pensées et de mots qui finissent par se perdre dans l'incertain de la mémoire collective. « (...) *de la même manière, écrit Antonio Lobo Antunes, que plus personne ne se rappelle ce qui s'est passé il y a dix ans, au moment de la tue-cochon, quand le fils nègre a assassiné son père blanc avec le couteau encore couvert du sang de l'animal, pas un autre couteau, le même couteau et le même couteau il m'a semblé que pour lui un couteau très ancien, j'aurais juré que dans sa tête un autre couteau très ancien, le fils nègre criant à son père blanc – vous vous rappelez ce que vous avez fait vous vous rappelez ce que vous avez fait ?* »

Il n'est bien sûr pas anodin que le meurtre commis par le fils – en écho au massacre couvert par le père – ait lieu un jour où on tue le cochon dans une campagne du Portugal. Lorsque le fils commence à frapper, les gens se précipitent sur lui et lui brisent les os. Si bien que l'image pathétique sur laquelle s'ouvre le livre est celle des deux cadavres, le noir et le blanc, gisant l'un à côté de l'autre « *sous le porc presque vidé de son sang* » et gémissant « *jusqu'à ce que la dernière goutte tombe dans le baquet* ». Dérisoire vision d'une humanité saisie dans sa sauvagerie la plus bestiale – encore que la bête, ici, ne soit pas l'agresseur mais la victime.

De tous les écrivains contemporains, Antonio Lobo Antunes – qui fut naguère psychiatre – est l'un des rares à posséder une plume aussi puissamment originale. Le lire est chaque fois une aventure intellectuelle et sensorielle sans pareille. Une expérience rare qu'il serait fou de remettre à plus tard.

*Jusqu'à ce que les pierres deviennent plus douces que l'eau* (Até que as pedras se tornem mais leves que a água), d'Antonio Lobo Antunes, traduit du portugais par Dominique Nédellec, Christian Bourgois, 576 p., 23 €.